

Les Cygnes sauvages

Loin, très loin, dans ce pays où les hirondelles s'envolent de chez nous pour l'hiver, vivait un roi. Il avait onze fils et une fille, Élisabeth.

Les onze frères princes allaient déjà à l'école ; sur la poitrine de chacun brillait une étoile, et à leur côté résonnait un sabre ; ils écrivaient sur des tablettes d'or avec des stylets de diamant et savaient parfaitement lire, que ce fût dans un livre ou par cœur — peu importait. On entendait aussitôt que c'étaient de vrais princes qui lisaient ! Leur sœur Élisabeth était assise sur un petit tabouret de verre miroitant et regardait un livre d'images pour lequel on avait payé la moitié d'un royaume.

Oui, les enfants vivaient bien, mais pas longtemps !

Leur père, le roi de ce pays, épousa une méchante reine qui prit en haine les pauvres enfants. Ils durent l'éprouver dès le premier jour : au palais régnait la joie, et les enfants avaient commencé un jeu de visites, mais la marâtre, au lieu des diverses pâtisseries et pommes cuites qu'ils recevaient toujours à satiété, leur donna une tasse à thé remplie de sable et dit qu'ils pouvaient imaginer que c'était là un régal.

Une semaine plus tard, elle confia la sœur Élisabeth à l'éducation de certains paysans dans un village, et peu de temps après, elle réussit à dire tant de mal au roi au sujet des pauvres princes qu'il ne voulut plus même les voir.

— Envolez-vous donc sainement et sauf vers les quatre vents ! dit la méchante reine. Envolez-vous comme de grands oiseaux sans voix et subvenez vous-mêmes à vos besoins !

Mais elle ne put leur faire autant de mal qu'elle l'aurait souhaité : ils se transformèrent en onze magnifiques cygnes sauvages, s'élancèrent en poussant des cris par les fenêtres du palais et s'envolèrent au-dessus des parcs et des forêts.

Il faisait grand matin lorsqu'ils passèrent devant la chaumière où dormait encore profondément leur sœur Élisabeth. Ils se mirent à voler au-dessus du toit, allongèrent leurs cous souples et battirent des ailes, mais personne ne les entendit ni ne les vit ; ainsi durent-ils repartir bredouilles. Très haut, très haut, ils s'élevèrent jusqu'aux nuages mêmes et prirent leur vol vers une grande forêt sombre qui s'étendait jusqu'à la mer.

La pauvre petite Élisabeth se tenait dans la chaumière paysanne et jouait avec une feuille verte — elle n'avait pas d'autres jouets ; elle perça un trou dans la feuille,

regarda le soleil à travers, et il lui sembla voir les yeux clairs de ses frères ; lorsque les rayons chauds du soleil glissaient sur sa joue, elle se souvenait de leurs tendres baisers.

Les jours passaient, l'un semblable à l'autre. Que le vent balançât les buissons de roses poussant près de la maison et chuchotât aux roses : « Y a-t-il quelqu'un de plus beau que vous ? », les roses hochait la tête et disaient : « Élisabeth est plus belle ». Qu'une vieille femme fût assise un dimanche devant la porte de sa petite maison, lisant son psautier, tandis que le vent tournait les pages en disant au livre : « Y a-t-il quelqu'un de plus pieux que toi ? », le livre répondait : « Élisabeth est plus pieuse ! » Et les roses comme le psautier disaient la pure vérité.

Mais voilà qu'Élisabeth eut quinze ans, et on la renvoya à la maison. Voyant combien elle était jolie, la reine entra en colère et prit en haine sa belle-fille. Elle l'aurait volontiers transformée en cygne sauvage, mais cela ne pouvait se faire immédiatement, car le roi voulait voir sa fille.

Ainsi, de grand matin, la reine se rendit au bain de marbre, tout orné de merveilleux tapis et de coussins moelleux, prit trois crapauds, embrassa chacun d'eux et dit au premier :

— Monte sur la tête d'Élisabeth quand elle entrera dans le bain ; qu'elle devienne aussi stupide et paresseuse que toi ! Et toi, monte sur son front ! dit-elle au second. Qu'Élisabeth devienne aussi laide que toi, et que son père ne la reconnaisse pas ! Toi, couche-toi sur son cœur ! chuchota la reine au troisième crapaud. Qu'elle devienne méchante et qu'elle en souffre !

Puis elle lâcha les crapauds dans l'eau transparente, et l'eau devint aussitôt toute verte. Ayant appelé Élisabeth, la reine la déshabilla et lui ordonna d'entrer dans l'eau. Élisabeth obéit, et un crapaud se posa sur son crâne, un autre sur son front, et le troisième sur sa poitrine ; mais Élisabeth ne s'en aperçut même pas, et dès qu'elle sortit de l'eau, trois coquelicots rouges flottèrent à la surface. Si les crapauds n'avaient été empoisonnés par le baiser de la sorcière, ils se seraient transformés, après être restés sur la tête et le cœur d'Élisabeth, en roses rouges ; la jeune fille était si pieuse et si innocente que la sorcellerie ne pouvait aucunement agir sur elle.

Voyant cela, la méchante reine frotta Élisabeth avec du suc de noix, si bien qu'elle devint toute brune, lui barbouilla le visage d'une pommade puante et emmêla ses merveilleux cheveux. Maintenant, on ne pouvait même plus reconnaître la jolie Élisabeth. Même son père fut effrayé et dit que ce n'était pas sa fille. Personne ne la reconnaissait, sauf le chien de garde et les hirondelles, mais qui donc aurait écouté de pauvres créatures !

Élisa pleura et pensa à ses frères chassés, s'échappa secrètement du palais et marcha toute la journée à travers champs et marais, se frayant un chemin vers la forêt. Élisa elle-même ne savait pas très bien où elle devait aller, mais elle avait tellement le mal du pays de ses frères, eux aussi expulsés de leur maison natale, qu'elle décida de les chercher partout jusqu'à ce qu'elle les trouve.

Elle ne fut pas longtemps dans la forêt que la nuit tomba déjà, et Élisa perdit complètement son chemin ; alors elle s'étendit sur la mousse douce, récita une prière avant de dormir et inclina sa tête sur une souche. Dans la forêt régnait le silence, l'air était si chaud, dans l'herbe scintillaient, tels de petits feux verts, des centaines de lucioles, et lorsque Élisa effleura de la main un petit buisson, elles tombèrent dans l'herbe comme une pluie d'étoiles.

Toute la nuit, Élisa rêva de ses frères : tous étaient de nouveau enfants, jouaient ensemble, écrivaient avec des stylets sur des tablettes d'or et regardaient le plus merveilleux livre d'images qui coûtait la moitié d'un royaume. Mais ils n'écrivaient pas sur les tablettes des traits et des zéros comme autrefois — non, ils décrivaient tout ce qu'ils avaient vu et vécu. Toutes les images du livre étaient vivantes : les oiseaux chantaient, et les gens descendaient des pages pour parler avec Élisa et ses frères ; mais dès qu'elle voulait tourner la page, ils sautaient aussitôt dedans, sinon il y aurait eu de la confusion dans les images.

Quand Élisa s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel ; elle ne pouvait même pas bien le voir à cause du feuillage dense des arbres, mais quelques-uns de ses rayons filtraient entre les branches et couraient comme des lapins dorés sur l'herbe ; la verdure exhalait un parfum merveilleux, et les oiseaux faillirent se poser sur les épaules d'Élisa. Non loin de là, on entendait le murmure d'une source ; il s'avéra que plusieurs grands ruisseaux coulaient là, se jetant dans un étang au fond de sable merveilleux. L'étang était entouré d'une haie vive, mais à un endroit, des cerfs sauvages avaient percé pour eux-mêmes un large passage, et Élisa put descendre jusqu'à l'eau même. L'eau de l'étang était pure et transparente ; si le vent n'avait agité les branches des arbres et des arbustes, on aurait pu croire que les arbres et les arbustes étaient peints au fond, tant ils se reflétaient clairement dans le miroir des eaux.

En voyant son visage dans l'eau, Élisa fut tout effrayée, tant il était noir et laid ; alors elle puisa une poignée d'eau, se frotta les yeux et le front, et sa peau blanche et délicate recommença à briller. Alors Élisa se déshabilla complètement et entra dans l'eau fraîche. Une telle princesse charmante, il faudrait la chercher dans le monde entier !

S'étant rhabillée et ayant tressé ses longs cheveux, elle alla vers la source murmurante, but de l'eau directement dans le creux de sa main, puis continua son chemin à travers la forêt, sans savoir elle-même où. Elle pensait à ses frères et espérait que Dieu ne l'abandonnerait pas : c'est lui qui avait ordonné aux pommes sauvages des forêts de pousser pour nourrir les affamés ; c'est lui aussi qui lui avait indiqué l'un de ces pommiers dont les branches pliaient sous le poids des fruits. Ayant apaisé sa faim, Élisabeth soutint les branches avec des bâtons et s'enfonça au plus profond de la forêt. Là régnait un tel silence qu'Élisabeth entendait ses propres pas, entendait le bruissement de chaque feuille sèche qui se trouvait sous ses pieds. Aucun oiseau ne pénétrait dans cette solitude, aucun rayon de soleil ne filtrait à travers l'épais fourré des branches. Les hauts troncs se dressaient en rangs serrés, tels des murs de rondins ; jamais Élisabeth ne s'était sentie aussi seule.

La nuit devint encore plus sombre ; aucune luciole ne brillait dans la mousse. Tristement, Élisabeth s'étendit sur l'herbe, et soudain il lui sembla que les branches au-dessus d'elle s'écartaient, et que le bon Dieu lui-même la regardait de ses yeux bienveillants ; de petits anges apparaissaient derrière sa tête et sous ses bras.

S'éveillant le matin, elle ne sut elle-même si cela avait été un rêve ou la réalité. Repartant plus loin, Élisabeth rencontra une vieille femme avec un panier de baies ; la vieille donna à la jeune fille une poignée de baies, et Élisabeth lui demanda si onze princes étaient passés par là, dans la forêt.

— Non, dit la vieille femme, mais hier j'ai vu ici, sur la rivière, onze cygnes portant des couronnes d'or.

Et la vieille femme conduisit Élisabeth jusqu'à un escarpement sous lequel coulait la rivière. Sur les deux rives poussaient des arbres étendant leurs branches l'un vers l'autre

leurs longues branches densément feuillues. Ceux des arbres qui ne parvenaient pas à entrelacer leurs branches avec celles de leurs frères sur la rive opposée s'étiraient tellement au-dessus de l'eau que leurs racines sortaient de terre, et pourtant ils atteignaient leur but.

Élisabeth prit congé de la vieille femme et se dirigea vers l'embouchure du fleuve qui se jetait dans la mer ouverte.

Et voilà que devant la jeune fille s'étendit une merveilleuse mer sans limites, mais sur toute son étendue on n'apercevait aucune voile, pas une seule barque sur laquelle elle aurait pu entreprendre un long voyage. Élisabeth regarda les innombrables blocs de pierre rejetés sur le rivage par la mer ; l'eau les avait polis à tel point qu'ils étaient devenus tout lisses et ronds. Tous les autres objets rejetés

par la mer : verre, fer et pierres – portaient eux aussi les traces de ce polissage, et pourtant l'eau était plus douce que les mains tendres d'Élisa, et la jeune fille pensa : « Les vagues roulent incessamment l'une après l'autre et finissent par polir les objets les plus durs. Travaillerai-je donc moi aussi sans relâche ! Merci pour cette leçon, claires et rapides vagues ! Mon cœur me dit qu'un jour vous me porterez vers mes chers frères ! »

Sur des algues sèches rejetées par la mer gisaient onze plumes blanches de cygne ; Élisa les ramassa et les lia en un bouquet ; sur les plumes brillaient encore des gouttes – de rosée ou de larmes, qui sait ? Le rivage était désert, mais Élisa ne le ressentait pas : la mer offrait une éternelle variété ; en quelques heures on pouvait y voir plus qu'en une année entière sur les rives de quelque lac d'eau douce intérieur. Si un grand nuage noir s'amoncelait dans le ciel et que le vent se renforçait, la mer semblait dire : « Moi aussi je peux noircir ! » – elle commençait à bouillonner, à s'agiter et se couvrait de moutons blancs. Si les nuages étaient teintés de rose et que le vent s'apaisait, la mer ressemblait à un pétale de rose ; parfois elle devenait verte, parfois blanche ; mais quelle que fût la tranquillité de l'air et combien calme que fût la mer elle-même, près du rivage on percevait constamment une légère houle – l'eau se soulevait doucement, comme la poitrine d'un enfant endormi.

Lorsque le soleil fut proche de son coucher, Élisa aperçut une file de cygnes sauvages volant vers le rivage, coiffés de couronnes d'or ; ils étaient onze en tout, et volaient l'un derrière l'autre, formant un long ruban blanc. Élisa grimpa et se cacha derrière un buisson. Les cygnes descendirent non loin d'elle et battirent de leurs grandes ailes blanches.

À l'instant même où le soleil disparut sous l'eau, le plumage des cygnes tomba soudain, et onze beaux princes, les frères d'Élisa, se trouvèrent sur terre ! Élisa poussa un grand cri ; elle les reconnut aussitôt, bien qu'ils eussent beaucoup changé ; son cœur lui disait que c'était eux ! Elle se jeta dans leurs bras, les appela tous par leurs noms, et eux, quelle joie ils éprouvèrent en voyant et reconnaissant leur petite sœur, qui avait tant grandi et embelli. Élisa et ses frères rirent et pleurèrent, et bientôt ils apprirent les uns des autres combien méchamment leur marâtre s'était comportée envers eux.

– Nous, frères, dit l'aîné, nous volons sous forme de cygnes sauvages tout le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; mais lorsque le soleil se couche, nous reprenons notre forme humaine. C'est pourquoi, à l'heure du coucher du soleil, nous devons toujours avoir sous nos pieds une terre ferme : s'il nous arrivait de nous transformer en hommes durant notre vol sous les nuages, nous tomberions immédiatement d'une hauteur si terrible. Nous n'habitons pas ici ; très loin, très

loin au-delà de la mer, s'étend un pays tout aussi merveilleux que celui-ci, mais le chemin y est long, il faut traverser toute la mer, et sur le trajet il n'y a pas une seule île où nous puissions passer la nuit. Seulement, en plein milieu de la mer, se dresse un petit rocher solitaire sur lequel nous pouvons tant bien que mal nous reposer, serrés étroitement les uns contre les autres. Si la mer fait rage, les embruns passent même par-dessus nos têtes, mais nous remercions Dieu même pour un tel abri : sans lui, il nous serait tout à fait impossible de visiter notre chère patrie – et maintenant, pour ce vol, nous devons choisir les deux jours les plus longs de l'année. Une seule fois par an il nous est permis de revenir dans notre patrie ; nous pouvons rester ici onze jours et voler au-dessus de cette grande forêt d'où nous apercevons le palais où nous sommes nés et où vit notre père, ainsi que le clocher de l'église où repose notre mère. Ici même les buissons et les arbres nous semblent familiers ; ici, dans les plaines, courent toujours les chevaux sauvages que nous avons vus aux jours de notre enfance, et les charbonniers chantent toujours les mêmes chansons sur lesquelles nous dansions étant enfants. Voici notre patrie, c'est vers elle que notre cœur tout entier nous attire, et c'est ici que nous t'avons trouvée, chère, précieuse petite sœur ! Deux jours encore nous pouvons rester ici, puis nous devrons repartir au-delà de la mer, vers un pays étranger ! Comment donc t'emmener avec nous ? Nous n'avons ni navire ni barque !

– Comment pourrais-je vous délivrer du charme ? demanda la sœur à ses frères.

Ainsi parlèrent-ils presque toute la nuit et ne s'assoupirent que pendant quelques heures.

Élisa se réveilla au bruit des ailes de cygnes. Les frères étaient redevenus des oiseaux et volaient dans les airs en grands cercles, puis disparurent complètement de vue. Seul le plus jeune des frères resta avec Élisa ; le cygne posa sa tête sur ses genoux, et elle lui caressait et arrangeait les plumes. Ils passèrent toute la journée ensemble ; vers le soir, les autres revinrent, et lorsque le soleil se coucha, tous reprirent leur forme humaine.

– Demain nous devons partir d'ici et ne pourrons revenir avant l'an prochain, mais nous ne te laisserons pas ici ! dit le frère cadet. Auras-tu assez de courage pour voler avec nous ? Mes bras sont assez forts pour te porter à travers la forêt – ne pourrons-nous pas tous ensemble te transporter sur nos ailes au-dessus de la mer ?

– Oui, emmenez-moi avec vous ! dit Élisa.

Ils passèrent toute la nuit à tresser un filet d'osier flexible et de roseaux ; le filet sortit grand et solide ; on y déposa Élisa. Se transformant en cygnes au lever du soleil, les frères saisirent le filet avec leurs becs et s'élevèrent avec leur chère

petite sœur, plongée dans un profond sommeil, vers les nuages. Les rayons du soleil lui illuminaient directement le visage, c'est pourquoi l'un des cygnes vola au-dessus de sa tête, la protégeant du soleil de ses larges ailes.

Ils étaient déjà loin de la terre lorsqu'Élisa se réveilla, et il lui sembla voir un songe éveillé, tant il était étrange pour elle de voler dans les airs. Près d'elle gisaient une branche chargée de merveilleuses baies mûres et un bouquet de savoureuses racines ; le plus jeune des frères les avait cueillies et déposées auprès d'elle, et elle lui sourit avec gratitude – elle devina dans son sommeil que c'était lui qui avait volé au-dessus d'elle et l'avait protégée du soleil avec ses ailes.

Ils volaient très haut, si haut que le premier navire qu'ils aperçurent en mer leur parut une mouette flottant sur l'eau. Dans le ciel, derrière eux, se tenait un grand nuage – une véritable montagne ! – et dessus Élisa vit se mouvoir les ombres gigantesques des onze cygnes ainsi que la sienne propre. Quel spectacle ! Elle n'en avait jamais vu de pareil ! Mais à mesure que le soleil montait plus haut et que le nuage restait de plus en plus loin derrière, les ombres aériennes disparurent peu à peu.

Les cygnes volèrent tout le jour, rapides comme une flèche lancée d'un arc, mais néanmoins plus lentement que d'ordinaire ; car maintenant ils portaient leur sœur. Le jour commença à décliner vers le soir, une tempête se leva ; Élisa suivit avec effroi la descente du soleil, le rocher marin solitaire n'apparaissait toujours pas. Il lui sembla alors que les cygnes battaient des ailes avec une vigueur accrue. Hélas, c'était elle la cause de leur incapacité à voler plus vite ! Si le soleil se couchait, ils deviendraient des hommes, tomberaient dans la mer et se noieraient ! Et elle se mit à prier Dieu de tout son cœur, mais le rocher n'apparaissait toujours pas. Un nuage noir approchait, de fortes rafales de vent annonçaient la tempête, les nuages s'étaient rassemblés en une vague menaçante et continue de plomb roulant dans le ciel ; l'éclair succédait à l'éclair.

D'un de ses bords, le soleil touchait presque déjà l'eau ; le cœur d'Élisa trembla ; les cygnes soudain plongèrent du ciel avec une rapidité inouïe, et la jeune fille crut un instant qu'ils tombaient tous ; mais non, ils continuèrent de voler. Le soleil était à moitié caché sous l'eau, et alors seulement Élisa aperçut sous elle un rocher, pas plus grand qu'un phoque ayant sorti sa tête de l'eau. Le soleil s'éteignait rapidement ; maintenant il ne semblait plus qu'une petite étoile brillante ; mais voici que les cygnes posèrent le pied sur la terre ferme, et le soleil s'éteignit comme la dernière étincelle d'un papier consumé. Élisa vit autour d'elle ses frères, debout main dans la main ; tous tenaient à peine sur le minuscule rocher. La mer se brisait furieusement contre lui et les inondait d'une pluie d'embruns ; le ciel

Elle était illuminée par les éclairs, et le tonnerre grondait à chaque minute, mais la sœur et les frères se tenaient par la main et chantaient un psaume qui insufflait dans leurs cœurs consolation et courage.

À l'aube, la tempête s'apaisa, le ciel redevint clair et calme ; au lever du soleil, les cygnes s'envolèrent de nouveau avec Élixa. La mer était encore agitée, et ils voyaient d'en haut comment une écume blanche flottait sur l'eau vert foncé, semblable à d'innombrables volées de cygnes.

Lorsque le soleil se fut élevé plus haut, Élixa aperçut devant elle comme un pays montagneux flottant dans les airs, avec des masses de glace étincelante sur les rochers ; entre ces rochers s'élevait un château immense, entouré de galeries aériennes audacieuses faites de colonnes ; en dessous, des forêts de palmiers et des fleurs luxuriantes, grandes comme des roues de moulin, se balançaient. Élixa demanda si c'était là le pays vers lequel ils volaient, mais les cygnes secouèrent la tête : elle voyait devant elle le merveilleux château de nuages changeant éternellement de Fata Morgana ; ils n'osaient y apporter aucune âme humaine. Élixa fixa de nouveau son regard sur le château, et voilà que les montagnes, les forêts et le château se rapprochèrent ensemble, formant vingt églises majestueuses identiques, avec des clochers et des fenêtres gothiques. Il lui sembla même entendre les sons d'un orgue, mais c'était la mer qui bruissait. Maintenant les églises étaient tout près, mais soudain elles se transformèrent en toute une flottille de navires ; Élixa regarda plus attentivement et vit que ce n'était qu'un brouillard marin s'élevant au-dessus de l'eau. Oui, devant ses yeux défilaient sans cesse des images et des tableaux aériens changeants ! Mais enfin apparut la terre véritable vers laquelle ils volaient. Là s'élevaient de merveilleuses montagnes, des forêts de cèdres, des villes et des châteaux.

Bien avant le coucher du soleil, Élixa était assise sur un rocher devant une grande grotte, comme drapée de tapis verts brodés — tant elle était recouverte de plantes grimpantes d'un vert tendre.

— Voyons quel rêve tu feras ici cette nuit ! dit le plus jeune des frères en indiquant à sa sœur sa chambre à coucher.

— Ah, si seulement je pouvais rêver comment vous délivrer du sortilège ! dit-elle, et cette pensée ne quitta plus son esprit.

Élixa se mit à prier Dieu avec ferveur et continua même sa prière dans son sommeil. Alors il lui sembla qu'elle volait très haut dans les airs vers le château de Fata Morgana et que la fée elle-même venait à sa rencontre, si lumineuse et belle, mais en même temps étonnamment semblable à la vieille femme qui avait donné à Élixa des baies dans la forêt et lui avait parlé des cygnes aux couronnes d'or.

— Tes frères peuvent être sauvés, dit-elle. Mais auras-tu assez de courage et de fermeté ? L'eau est plus douce que tes mains délicates et pourtant elle polit les pierres, mais elle ne ressent pas la douleur que ressentiront tes doigts ; l'eau n'a pas de cœur qui puisse se consumer de peur et de tourment comme le tien. Vois, j'ai dans les mains de l'ortie ? Une telle ortie pousse ici près de la grotte, et seule elle, ainsi que celle qui pousse dans les cimetières, peut te servir ; remarque-la bien ! Tu cueilleras de cette ortie, bien que tes mains se couvrent d'ampoules dues aux brûlures ; puis tu la fouleras avec tes pieds, fileras de la fibre obtenue de longs fils, ensuite tu tisseras onze chemises-cottes de mailles à longues manches et les jetteras sur les cygnes ; alors le sortilège disparaîtra. Mais souviens-toi que depuis l'instant où tu commenceras ton travail jusqu'à celui où tu l'achèveras, même si cela dure des années entières, tu ne dois prononcer aucun mot. Le premier mot qui s'échappera de ta langue transpercera le cœur de tes frères comme un poignard. Leur vie et leur mort seront entre tes mains ! Souviens-toi donc de tout cela !

Et la fée toucha sa main avec l'ortie brûlante ; Élixa ressentit une douleur comme celle d'une brûlure et se réveilla. C'était déjà le jour clair, et à côté d'elle gisait une botte d'orties, exactement semblable à celle qu'elle venait de voir dans son rêve. Alors elle tomba à genoux, remercia Dieu et sortit de la grotte pour se mettre immédiatement au travail.

De ses mains délicates, elle arrachait la méchante ortie brûlante, et ses mains se couvraient de grosses ampoules, mais elle endurait la douleur avec joie : pourvu qu'elle réussisse à sauver ses chers frères ! Ensuite elle foula l'ortie avec ses pieds nus et commença à filer la fibre verte.

Au coucher du soleil, les frères arrivèrent et furent très effrayés de la voir devenue muette. Ils pensèrent que c'était un nouveau sortilège de leur méchante marâtre, mais, en voyant ses mains, ils comprirent qu'elle était devenue muette pour leur salut. Le plus jeune des frères pleura ; ses larmes tombèrent sur ses mains, et là où une larme tombait, les ampoules brûlantes disparaissaient, la douleur s'apaisait.

Élixa passa la nuit à travailler ; le repos ne lui venait pas à l'esprit ; elle ne pensait qu'à libérer au plus vite ses chers frères. Tout le jour suivant, tandis que les cygnes volaient, elle resta toute seule, mais jamais le temps n'avait couru pour elle avec une telle rapidité. Une chemise-cotte de mailles était prête, et la jeune fille commença la suivante.

Soudain, dans les montagnes, retentirent des sons de cors de chasse ; Élixa eut peur ; les sons se rapprochaient, puis aboièrent des chiens. La jeune fille se cacha dans la grotte, lia toute l'ortie qu'elle avait ramassée en une botte et s'assit dessus.

À cet instant même, un grand chien bondit hors des buissons, suivi d'un deuxième, puis d'un troisième ; ils aboyaient fort et couraient çà et là. Quelques minutes plus tard, tous les chasseurs se rassemblèrent près de la grotte ; le plus beau d'entre eux était le roi de ce pays ; il s'approcha d'Élisa — jamais il n'avait rencontré une telle beauté !

— Comment es-tu arrivée ici, adorable enfant ? demanda-t-il, mais Élisa ne fit que secouer la tête ; elle n'osait pas parler : de son silence dépendaient la vie et le salut de ses frères. Élisa cacha ses mains sous son tablier, afin que le roi ne vît pas combien elle souffrait.

— Viens avec moi ! dit-il. Tu ne peux rester ici ! Si tu es aussi bonne que belle, je te vêtirai de soie et de velours, je poserai sur ta tête une couronne d'or, et tu vivras dans mon magnifique palais ! — Et il la plaça devant lui sur la selle ; Élisa pleurait et se tordait les mains, mais le roi dit : — Je veux seulement ton bonheur. Un jour toi-même tu me remercieras !

Et il l'emmena à travers les montagnes, tandis que les chasseurs galopèrent derrière.

Vers le soir apparut la magnifique capitale du roi, avec ses églises et ses dômes, et le roi conduisit Élisa dans son palais, où dans de hautes chambres de marbre murmuraient des fontaines, et où les murs et les plafonds étaient ornés de peintures. Mais Élisa ne regardait rien, pleurait et languissait ; elle s'abandonna indifféremment aux servantes, qui la revêtirent d'habits royaux, tressèrent dans ses cheveux des fils de perles et passèrent sur ses doigts brûlés de fins gants.

Les riches parures lui allaient si bien, elle était dans celles-ci d'une beauté si éblouissante, que toute la cour s'inclina devant elle, et le roi la proclama sa fiancée, bien que l'archevêque hochât la tête, murmurant au roi que la belle des forêts devait être une sorcière, qu'elle avait fasciné leurs yeux à tous et ensorcelé le cœur du roi.

Le roi cependant ne l'écouta point, fit signe aux musiciens, ordonna d'appeler les plus belles danseuses et de servir des mets précieux, puis mena lui-même Élisa à travers des jardins embaumés vers de magnifiques appartements, tandis qu'elle restait toujours triste et affligée. Mais voici que le roi ouvrit la porte d'une petite chambre située juste à côté de la sienne. La chambre était entièrement tapissée de tapis verts et rappelait la grotte forestière où l'on avait trouvé Élisa ; sur le sol gisait une botte de fibres d'ortie, et au plafond pendait la chemise-cotte de mailles tissée par Élisa ; tout cela, comme une curiosité, avait été rapporté de la forêt par l'un des chasseurs.

— Voici où tu pourras te souvenir de ton ancienne demeure ! dit le roi.

— Ici aussi est ton travail ; peut-être désireras-tu parfois te distraire, au milieu de toute la splendeur qui t'entoure, par des souvenirs du passé !

En voyant ce travail cher à son cœur, Élisabeth sourit et rougit ; elle pensa au salut de ses frères et baisa la main du roi, qui la pressa contre son cœur et ordonna de sonner les cloches à l'occasion de son mariage. La muette belle des forêts devint reine.

L'archevêque continua de murmurer au roi des paroles malignes, mais elles n'atteignaient pas le cœur du roi, et le mariage eut lieu. L'archevêque dut lui-même poser la couronne sur la tête de la fiancée ; par dépit, il enfonça si fermement sur son front l'étroit cercle d'or que chacun en aurait eu mal, mais elle n'y prêta même pas attention : que signifiait pour elle la douleur physique, si son cœur se consumait de langueur et de pitié pour ses chers frères ! Ses lèvres restaient serrées, aucun mot ne s'en échappa — elle savait que de son silence dépendait la vie de ses frères —, mais dans ses yeux brillait

un amour ardent pour le bon et beau roi, qui faisait tout pour la rendre heureuse. Chaque jour, elle s'attachait à lui de plus en plus. Oh ! Si seulement elle avait pu se confier à lui, lui exprimer ses souffrances, mais — hélas ! — elle devait garder le silence tant qu'elle n'aurait pas achevé son ouvrage. La nuit, elle quittait doucement la chambre royale pour se retirer dans sa petite pièce secrète, semblable à une grotte, et y tissait une chemise de mailles après l'autre ; mais lorsqu'elle commença la septième, tout le fil lui manqua.

Elle savait qu'elle pourrait trouver de telles orties au cimetière, mais elle devait les cueillir elle-même ; que faire alors ?

« Oh ! que signifie la douleur du corps comparée à la tristesse qui déchire mon cœur ! pensait Élisabeth. Je dois prendre ma décision ! Le Seigneur ne m'abandonnera pas ! »

Son cœur se serrait de frayeur, comme si elle eût commis un crime, lorsqu'elle se glissait, par une nuit de lune, dans le jardin, puis le long des grandes allées et des rues désertes, jusqu'au cimetière. Sur les larges dalles funéraires étaient assises d'affreuses sorcières ; elles avaient ôté leurs haillons, comme pour se baigner, fouillaient de leurs doigts osseux les tombes fraîches, en arrachaient les cadavres et les dévoraient. Élisabeth dut passer devant elles, et elles fixaient sur elle leurs yeux méchants avec une telle insistance — mais elle récita une prière, cueillit les orties et revint chez elle.

Une seule personne ne dormait pas cette nuit-là et l'avait vue : l'archevêque ; désormais il était convaincu d'avoir eu raison de soupçonner la reine ; ainsi, elle était bien une sorcière et avait donc pu ensorceler le roi et tout le peuple.

Lorsque le roi vint le trouver au confessionnal, l'archevêque lui raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il soupçonnait ; les paroles mauvaises tombaient de sa langue comme une pluie, tandis que les images sculptées des saints hochaient la tête, comme pour dire : « C'est faux, Élisabeth est innocente ! » Mais l'archevêque interprétait cela à sa manière, affirmant que même les saints témoignaient contre elle en hochant la tête d'un air désapprobateur. Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du roi ; le doute et le désespoir s'emparèrent de son cœur. Cette nuit-là, il fit seulement semblant de dormir ; en réalité, le sommeil le fuyait. Et voici qu'il vit Élisabeth se lever et quitter la chambre ; les nuits suivantes, la même chose se reproduisit ; il la suivit et la vit disparaître dans sa petite pièce secrète.

Le front du roi devenait de plus en plus sombre ; Élisabeth le remarquait, mais n'en comprenait pas la cause ; son cœur se serrait de peur et de pitié pour ses frères ; sur la pourpre royale roulaient des larmes amères, brillantes comme des diamants, tandis que ceux qui voyaient ses riches parures souhaitaient être à la place de la reine ! Mais bientôt, très bientôt, son ouvrage toucherait à sa fin ; il ne manquait plus qu'une seule chemise, et elle demanda par son regard et par des signes à l'archevêque de partir ; car cette nuit même, elle devait achever son travail, sinon toutes ses souffrances, ses larmes et ses nuits sans sommeil auraient été perdues en vain ! L'archevêque partit en la accablant d'injures, mais la pauvre petite Élisabeth savait qu'elle était innocente et continua son ouvrage.

Pour l'aider un peu, les souris qui couraient sur le sol se mirent à ramasser et à apporter à ses pieds les tiges d'ortie éparpillées, tandis que la grive, perchée derrière la fenêtre grillagée, la consolait par son chant joyeux.

À l'aube, peu avant le lever du soleil, les onze frères d'Élisabeth apparurent aux portes du palais et exigèrent qu'on les introduisît auprès du roi. On leur répondit que cela était absolument impossible : le roi dormait encore et nul n'osait le déranger. Ils continuèrent à supplier, puis menacèrent ; la garde arriva, puis le roi lui-même sortit pour savoir de quoi il s'agissait. Mais à cet instant précis, le soleil se leva, et il n'y avait plus aucun frère — au-dessus du palais s'envolèrent onze cygnes sauvages.

Le peuple afflua en masse hors de la ville pour voir brûler la sorcière. Une misérable haridelle traînait une charrette où était assise Élisabeth ; on lui avait jeté sur les épaules un manteau de grosse toile ; ses merveilleux cheveux longs étaient dénoués sur ses épaules, son visage était livide, ses lèvres remuaient doucement

en murmurant des prières, tandis que ses doigts tissaient le fil vert. Même sur le chemin du supplice, elle ne lâcha point son ouvrage commencé ; dix chemises de mailles gisaient à ses pieds, toutes prêtes, et elle tissait la onzième. La foule se moquait d'elle.

— Regardez donc la sorcière ! Voyez comme elle marmonne ! Sans doute n'a-t-elle pas un livre de prières entre les mains — non, elle ne cesse de manipuler ses sorts diaboliques ! Arrachons-les-lui et mettons-les en pièces !

Et ils se pressaient autour d'elle, prêts à lui arracher son travail des mains, lorsque soudain onze cygnes blancs arrivèrent, se posèrent sur les bords de la charrette et battirent bruyamment de leurs ailes puissantes. La foule effrayée recula.

— C'est un signe céleste ! Elle est innocente, murmuraient beaucoup, mais n'osaient le dire tout haut.

Le bourreau saisit Élixa par la main, mais elle jeta précipitamment les onze chemises sur les cygnes, et... devant elle se dressèrent onze beaux princes, sauf le plus jeune, à qui manquait un bras ; à la place, il avait une aile de cygne : Élixa n'avait pas eu le temps d'achever la dernière chemise, et il y manquait une manche.

— Maintenant je peux parler ! dit-elle. Je suis innocente !

Et le peuple, ayant vu tout ce qui s'était passé, s'inclina devant elle comme devant une sainte, mais elle tomba évanouie dans les bras de ses frères — tant l'effort incessant, la peur et la douleur l'avaient affectée.

— Oui, elle est innocente ! dit l'aîné des frères, et il raconta tout ce qui s'était passé ; et tandis qu'il parlait, un parfum se répandit dans les airs, comme celui de nombreuses roses — car chaque bûcher prit racine et poussa des rejetons, formant un haut buisson parfumé couvert de roses rouges. Tout au sommet du buisson brillait, tel une étoile, une fleur d'un blanc éblouissant. Le roi la cueillit, la posa sur la poitrine d'Élixa, et elle reprit connaissance, pour la joie et le bonheur !

Toutes les cloches des églises se mirent à sonner d'elles-mêmes, les oiseaux accoururent par bandes entières, et vers le palais s'avança un cortège de noces tel qu'aucun roi n'en avait jamais vu !